

Michel Butor

MATIÈRE DE RÊVES III

Troisième
dessous

Le Chemin

nrf

Gallimard

à Georges Perros

I

Dans une forêt de bouleaux je ramasse des brindilles de plus en plus grosses. Ce sont des branches bientôt, et les troncs deviennent de plus en plus larges. Je n'en ai jamais vu de cette taille. Les feuilles sont à proportion, et l'herbe même, quelle force, quel élan! Dans ce sous-bois les touffes sont bientôt plus hautes que moi. C'est un jeu de soulever ces rameaux; j'arrive à déplacer de vraies poutres. Je ne me savais pas si vigoureux. Mes bras ont durci, noirci. J'ai quatre jambes pour me redresser; et j'y vois mieux, je puis tourner les yeux de tous les côtés. J'ai faim. J'aperçois une sorte de menhir doré; un œuf peut-être; est-ce que le dinornis existerait toujours, ou même l'oiseau-roc existerait-il vraiment? A sa base une pousse blanchâtre. Comme j'ai des dents très coupantes, je perfore sa coque. Je reconnais cette saveur. Pas de doute : c'est un grain de blé; je me régale. Il faudrait un peu de sucre peut-être pour l'accompagner. Mes antennes en devinent quelque part. Se méfier de l'arsenic mélassé que l'on dispose partout maintenant pour nous tenter et nous détruire. Mais cela c'est une odeur délicieusement saine, fruitée; c'est de la confiture. J'arrive à un désert de pierre terminé par une falaise. En m'aidant de mes bras je cours remarquablement vite, beaucoup plus vite que jamais, et surtout j'arrive à grimper avec une extraordinaire facilité. C'est comme

si j'avais des crochets ou plutôt des ventouses au bout de mes pattes. Je me glisse dans une fente horizontale bien assez haute pour moi. Je ne suis pas le premier, je crois que je devrais dire la première. L'odeur augmente, bonne direction. Il faut escalader ce pilier de bois, m'introduire dans cette ouverture, mais dans la demi-obscurité je rencontre un livre où je déchiffre ces imprécations, en parcourant ses lignes comme des sentiers intermittents :

*Excuse-nous fourmi d'Argentine
nous ne désirons pas la destruction de ton espèce
nous admirons ta fécondité ton obstination
nous envions tes yeux tes antennes ton endurance
nous voudrions bien hériter de tes incontestables
vertus
de constructrice de ménagère de puéricultrice
de déménageuse de grimpeuse d'exploratrice
et si tu t'installais un palais de brindilles
dans la proche forêt du mont Boron
non seulement nous ne ferions rien pour l'endommager
mais nous t'apporterions des matériaux et des
provisions
nous pourrions te protéger contre les visiteurs
importuns
et t'amener l'hommage de ceux qui en paraîtraient dignes
il suffirait que ta reine se montrât dans un de mes
rêves
pour que nous établissions ce traité d'alliance
précisant territoires et prérogatives*

*mais si tu continues à venir en files serrées dans
notre cuisine
pour tremper tes pattes dans les taches de
confiture
chaque fois que nous tardons un peu à laver la
toile cirée
si tu continues à te glisser entre les pages de nos
livres
et à grouiller entre nos draps quand nous les
ouvrons pour dormir
à t'aventurer farfouilleuse dans les narines des
enfants
alors nous t'écraserons nous te balaierons nous
t'enfumerons
nous t'inonderons t'ébouillanterons te tendrons
des pièges
suspendrons des sachets intimidateurs à toutes
les branches de nos arbres
recouvrirons tes pistes de poudres traîtresses
qui ne te feront pas mourir immédiatement mais
feront descendre
au plus profond de tes repaires une incurable
maladie
qui empêchera tous tes œufs d'éclore
nous pulvériserons avec les appareils les plus
modernes
les terribles insecticides tout juste mis au point
par les laboratoires
des Américains et des Allemands et tu perdras
l'usage
de tes membres qui se casseront jointure par
jointure
les odeurs et couleurs se brouilleront pour toi*

*les signaux que tu transmettras ne produiront
plus que malentendus
la tête te tournera et se détachera de ton thorax
ton abdomen crèvera sous l'enflure de tes
entrailles
et nous te massacrerons jusqu'à la dernière
fourmi d'Argentine
en pleurant sur toi en applaudissant à ta résis-
tance
mais impitoyablement jusqu'à la dernière t'ané-
antirons*

Pas de chance. L'Afghan entre au bistrot, brûle. Je marche entre deux murs sur lesquels n'ouvre aucune porte, me hisse de temps en temps : mêmes lits défaits, même vide. Mais voici une pièce beaucoup plus grande au milieu de laquelle on a oublié un seau d'eau rougie : on vient de laver. Dans un coin un balai et une serpillière. Le ciel est gris d'aluminium; on ne peut deviner où se cache le Soleil. J'arrive à une place carrée. Au milieu de chaque côté s'ouvre une rue semblable à celle d'où je viens. Au centre du dallage un puits sans margelle dans lequel se vide une flaque, surmonté d'une pompe d'un modèle ancien d'où tombent quelques gouttes. Je prends à droite.
.
.Pas de chance. Je n'ai plus qu'à rebrousser chemin, semble-t-il. Il faut chercher fortune ailleurs, dévorer grain de blé sur grain de blé pour retrouver la taille et la forme que j'avais auparavant, ou du moins quelque chose du même genre. Alors le chœur des fourmis grésille :

il nous méprise il nous agite il nous regarde il nous parcourt

Je n'ose même plus redescendre dans les galeries de mes sœurs; elles me trouveront pusillanime, ne croiront pas qu'un tel obstacle m'ait ainsi définitivement arrêtée, arrêté. Je ne mérite plus ce corselet, cet abdomen, ces mandibules, ces antennes. J'ai envie de me les arracher. Inutile, voici que cela tombe de soi-même. Au bout de mes bras, je retrouve des mains. Je les passe sur mon visage, car j'ai de nouveau un visage avec un nez, des sourcils, deux yeux enfoncés dans leurs orbites avec des paupières ciliées. Je suis à la recherche de grains de blé. Mauvaise région, ils n'ont plus que la taille de mon poing. Je les dévore, mais j'ai de plus en plus de mal à casser leur coque avec mes dents. Mes mains sont blanches, mes pieds aussi, car j'ai des pieds, et les cailloux les font souffrir, il leur faudrait des espadrilles ou des chaussures. Grands murs; je ne peux plus passer sous les portes. Heureusement en voici une entrouverte. L'Africain du Sud entre au bistrot, brûle. Je prends à droite. Je marche entre deux murs blancs qui arrivent à la hauteur de mes yeux. Il devrait y avoir une entrée pour les salles dont je viens d'avoir un aperçu, mais en me hissant je vois que les portes donnent toujours de l'autre côté sur un corridor. Dans cette chambre le matelas est jeté sur le sol, les draps déchirés comme s'il y avait eu lutte violente, le carrelage est étoilé en plusieurs endroits, des éclats ont sauté; un bout de corde. Un soupir derrière moi; je me retourne, mais non, personne, les deux murs blancs sans une ouverture jusqu'à la place d'où je viens, et de l'autre côté

jusqu'à une autre qui paraît d'ici tout à fait semblable, mais qui sait? Il y a une évolution dans le contenu des chambres. La literie est en plus ou moins bon état, le lit change de place; de temps en temps des taches rouges, roses ou grises, et parfois ces salles plus vastes que l'on vient de laver.
.
. Heureusement en voici une entrouverte. A l'intérieur, dans la pénombre, une réserve de grains de blé qui ont la taille de cerises. J'en dévore quelques-uns, passe dans une autre salle où ils ont la taille de grains de raisin, de café, bientôt la taille de grains de blé. J'enfile des espadrilles, tout un costume abandonné sur un des tas à côté de vêtements féminins : soutien-gorge, culotte, une jupe. Des amoureux : j'entends leurs halètements dans la grange, discrètement file par les rues de ce village américain. Je trouve dans la poche un billet d'avion pour la France, une adresse, des dollars. Bus, aéroport, oui, il y a le passeport aussi, la photographie me ressemble, tout va bien, un voyage sans une secousse, taxi, j'ai même les clefs. Curieuse maison, des escaliers partout. L'intérieur n'est pas désagréable : des livres, des disques. Je sens une odeur de confitures. J'ouvre toutes les armoires, mais voici une porte dont je n'ai pas la clef, et c'est bien de là que ça vient. J'essaie divers outils, tords des couteaux, des cuillers, frappe avec des chaises, brise une planche, agrandis l'ouverture, passe, trouve un commutateur. Curieux amas de caisses, malles et rayonnages. L'Albanais brûle. La literie est en plus ou moins bon état, le lit change de place; de temps en temps des taches rouges, roses ou grises, et parfois ces salles plus vastes que l'on vient

de laver. Je marche entre les deux murs, me hisse un peu plus loin, aperçois dans la chambre suivante une échelle appuyée sur le mur d'en face, dans la suivante des caisses remplies de bocaux vides en attente, dans la suivante un lit défait avec un des draps noué autour de l'un des pieds, dont l'autre bout passe par-dessus la cloison jusqu'à la chambre suivante où il y a quelques outils : un maillet, un rabot, une lime. Un repli de tissu vient tout près du mur de la rue. En sautant je réussis à l'agripper. Je tire. L'Algérien entre au bistrot, brûle. Il ne t'a certainement pas vu lui non plus, mais ce sont ses traces qu'il te faudra suivre dans le sable entre chien et loup, car c'est par lui seul que tu pourras retrouver l'oncle Otto qui seul saura te faire descendre dans la cheminée des volcans en te donnant ainsi l'usage de tes membres dont les linéaments fantômes commencent à se préciser. Atala rend le dernier soupir. Salue la compagnie. Tu as donc déjoué la surveillance de la duchesse-sculpteur; tu as réussi à la quitter, malgré ses grands yeux, ses caresses. L'Africain du Sud s'installe à notre table. Il a fallu des jours et des jours pour que tu te coules dehors. L'Afghan : c'est le début du premier quartier; c'est un nouveau printemps.

ne dites rien

L'Allemand de l'Est entre au bistrot. Sourires. De l'autre côté de l'atelier, au-delà d'une autre cabane peinte en blanc, couverte elle aussi de tôle ondulée, voici le large fleuve tranquille promis avec ses bordures de roseaux, et des arbres lavés sur l'autre rive au pied des volcans rajeunis.
.

. Veilleuse : Atlas national de 1840 : curiosités du département de l'Ain : la perte du Rhône et celle de la Valserine. En sautant je réussis à l'agripper, je tire. Le lit glisse sur le carrelage, vient heurter contre la paroi. Je tire encore; le lit se soulève, son pied racle. Je me suspends au drap; cela monte. Le matelas se replie sur lui-même et tombe sur le sol. C'est nettement moins lourd maintenant. Je tire. Le pied arrive au sommet du mur qu'il ébrèche. Je tire de toutes mes forces. Une grande lézarde se dessine avec des plaques de plâtre qui se soulèvent pour découvrir les briques, et le drap se déchire, mais en sautant je puis atteindre le pied du lit dont je m'aperçois qu'il peut se dévisser. J'y arrive avec de nombreuses contorsions. Brûlot : mettre la cathédrale de Bourg-en-Bresse à la place de celle de Paris.

. Curieux amas de caisses, malles et rayonnages. Sur un vieux fauteuil Louis XV, tapisserie marron, tombe un coffre de métal sur lequel sont gravés les mots : « ne pas ouvrir ». C'est de là que sort cette odeur d'écorce d'oranges. Naturellement j'ouvre et trouve à l'intérieur cet avertissement :

Indiscrets!

Puisque vous lisez ce texte, c'est que vous êtes parvenus dans la réserve de notre réserve, c'est que vous avez forcé nos serrures, dérangé nos meubles et livres entassés;

si vous ne refermez immédiatement cette reliure, ne rangez cet ouvrage sur le rayon où vous l'avez déniché, ne quittez cette pièce en remettant tout à peu près dans l'ordre où vous l'avez trouvé, ne pliez vos bagages

et n'effacez toute trace de votre passage dans nos Antipodes où dès votre arrivée vous n'étiez plus les bienvenus, de telle sorte que nous perdions tout souvenir de vous,

ces lettres que vous regardez vont s'envoler l'une après l'autre de ce papier pour s'imprimer sur votre peau comme un indélébile tatouage, commençant à votre nombril et se développant en spirale pour bientôt vous couvrir tout entiers, et c'est le mot « cafard » qui s'inscrira sur votre paume, « blatte » sur le dos de votre main, « punaise » sur votre front, « pou » sur vos tempes, « acarus sarcopte » sur vos joues,

et si vous continuez à lire, si vous n'avez pas encore déguerpi, la température augmentera pour produire d'abord la rougeur qui vous a manqué, puis provoquera le ruissellement d'une sueur de plus en plus âcre, et elles s'enfonceront comme des fers de telle sorte que la fumée vous aveuglera, remplira à jamais vos poumons, et que l'odeur de votre propre cuir brûlé, de votre propre poil, de votre propre viande, de vos propres os brûlés vous poursuivra si loin que vous cherchiez à fuir désormais, fût-ce de l'autre côté des océans,

et si vous vous obstinez, si vous lisez jusqu'à ce dernier paragraphe, alors apprenez ce qui est en train de se passer en ce moment même, qu'elles se transforment en énormes microbes incandescents, et vous sentez fort bien maintenant qu'ils dévorent vos entrailles, mais il n'est pas inutile de vous apprendre pour que l'augmentation de votre souffrance amène à sa perfection le dessin que vous avez voulu surprendre, qu'il ne restera plus rien de tout ce qui fut votre corps, et que, vos possessions se dissipant comme des ombres, les portes se refermeront sur ces lettres gorgées de vos cendres, tous nos trésors furieux s'animeront pour retrouver les places

qu'ils aiment, et qu'elles reviendront sous la protection de la reliure refermée sur ces pages où nous admirerons au retour le léger surcroît de noirceur dû à votre absorption.

Pas de chance. Oui. Je suis pris entre ces feuilles, mon sang a coulé dans ces lettres, et je ne suis pas le premier. Le couvercle claque. Des journées passent. Alors le chœur des locataires indésirables bourdonne :

il nous effare il nous brûle il nous traverse il nous distille

il nous énerve il nous craquelle il nous provoque il nous exaspère

Mais comment savoir combien de jours et de nuits? Des saisons peut-être. On nous déplace, on nous emballa, on nous expédie. Cahots de camions et d'avions. Le couvercle s'ouvre. L'Allemand de l'Ouest entre au bistrot, brûle. J'y arrive avec de nombreuses contorsions. Me hâter, sinon la piste sera entièrement recouverte. Je dresse le lit contre la paroi, m'en sers comme d'une échelle et saute dans la chambre aux caisses que je mets les unes sur les autres contre la paroi, saute dans la chambre à l'échelle que je dresse contre la paroi. Ma technique s'améliore. La grande table carrée est en effet sous une épaisse couche de neige que je balaie soigneusement à l'endroit où j'imagine que sont les attaches, et j'en retrouve une en effet, mais ce que je n'avais pas remarqué c'est que leurs extrémités sont pointues comme des aiguilles. Une tache de sang sur la neige. Je laisse moi-même une piste en pointillés de sang, mais qui

sera recouverte dans quelques minutes; il faudra fouiller pour la retrouver. La porte est fermée à clef, métallique, pas question de l'enfoncer. En montant sur la table je réussirai peut-être à sauter par-dessus, prends mon élan, roule sur la crête coupante, me déchire un poignet, atterris dans le premier cabinet de droite en faisant dégringoler quelques bocaux. Ce sont des pierres à l'intérieur. Rien de comestible. J'essaie d'en ouvrir quelques-uns, pas moyen, de les briser en les lançant contre les murs, mais ce sont les carreaux qui s'écaillent. J'ai oublié mon arme dans la salle précédente. Je prends deux bocaux dans chaque bras et m'avance lentement, balayant la neige de mon énorme manteau.
.
. Le couvercle s'ouvre. Des mains nous sortent et nous étalent sur un tapis vert sous la lumière d'un plafonnier. Nous nous coulons hors du papier, nous secouons, nous ébrouons, nous installons sur les chaises autour de la table ronde, commençons à énumérer nos griefs. Alors le plus visqueux d'entre nous, au museau de musaraigne, rédige avec notre aide le compte rendu suivant :

Le comité consultatif, tout en rendant hommage à l'œuvre de romancier et d'essayiste de M. Butor, a tenu à se limiter au domaine de sa compétence. Il a enregistré les appréciations très élogieuses formulées sur les mérites pédagogiques du candidat et sur le succès de son enseignement. En contrepartie, on a remarqué que la carrière de M. Butor s'écarte des étapes qui conduisent habituellement à une inscription sur la liste d'Aptitude à l'Enseignement Supérieur.

M. Butor, diplômé de philosophie, non agrégé, ne s'est pas soumis aux contraintes de la préparation d'une thèse, et il a choisi la formule du « doctorat sur travaux ». Plus que par la prudence, le scrupule scientifique, la rigueur de la méthode, son œuvre critique se recommande par la subtilité et le brio. Elle procède plus volontiers par des aperçus et des investigations rapides que par l'étude synthétique d'une grande œuvre littéraire. Des opinions divergentes s'étant manifestées sur cette candidature, un vote est intervenu. Le résultat, qui vaut a fortiori pour la Liste d'Aptitude à la Maîtrise de Conférences, en est défavorable.

Ajournement.

Ce commentaire représentant la position de la section et non du rapporteur ne doit pas être signé.

Nous nous frottons les mains. L'Andorran entre au bistrot, brûle. Je prends deux bocaux dans chaque bras et m'avance lentement, balayant la neige de mon énorme manteau. Je marche entre les deux murs percés de portes battantes. Pas de fils. Il doit y avoir une batterie à l'intérieur. Je cherche maintenant l'issue de ce bâtiment. Je voudrais retrouver une rue, mais je ne suis qu'en un corridor puisqu'il y a toutes ces portes. Mes chaussettes lanières sont trempées de neige fondue. De temps en temps une attache sur le dallage mouillé entre les talus de neige qui montent contre les parois. La piste continue. J'entre au bistrot, brûle. De l'autre côté de l'atelier, au-delà d'une autre cabane peinte en blanc, couverte elle aussi de tôle ondulée, voici le large fleuve tranquille

promis avec ses bordures de roseaux, et des arbres lavés sur l'autre rive au pied des volcans rajeunis. Amélie rend le dernier soupir. L'Andorran salue la compagnie. On ferme les yeux d'Atala. Tu as enfilé un pantalon pour masquer ce qui te manque encore, mais tu as deux pieds nus qui laissent de faibles traces sur le sable cendré. S'installe à notre table. Tu ne te savais pas flûtiste. L'Algérien se fait servir un verre. Aucune difficulté : dès que tu as ramassé le chalumeau, les sons que tu as tirés ont éveillé les nymphes dans leurs anses et les dryades au creux des saules. L'Albanais : Tu n'oses te retourner pour les voir, tu connais trop bien l'histoire d'Orphée, mais tu entends leurs pas se multiplier avec les battements de leurs cœurs. L'Africain du Sud se souvient de son village. Sur le carrelage vieux rose, devant une plate-bande où pousse un lilas parmi les jacinthes venues de l'île du Douanier, ton oncle relève ses lunettes pour examiner cette fois un petit ossement. L'Afghan se souvient de son voyage. Il bégaye dans son silence.

et hop et hop

L'Argentin entre au bistrot. Soupis. Son collègue Zacharie a enfilé ton propre costume de velours noir râpé vert, encore plus flottant pour lui que pour toi, mis tes longues chaussures, ta fine cravate noire, et même ta chemise blanche avec son col montant sans pointes. Sourires. Je me fais servir un verre. L'oncle a une cravate rouge terne et une longue redingote avec des poches encombrées de fossiles.

.....
 Curiosités du département de l'Aisne : les
 voûtes du canal de Saint-Quentin, la manufacture
 des glaces de Saint-Gobain, le plus bel établissement
 de France en ce genre, la cathédrale de Laon et celle
 de Soissons. La piste continue. J'entends un soupir,
 me retourne, mais non, personne encore cette fois-ci.
 J'arrive à une grande salle meublée d'une table
 semblable à celle de tout à l'heure qui bloque mon four.
 L'éteindre. La neige va me permettre de franchir
 le mur. De l'autre côté ce n'est plus du tout le même
 genre de rue, c'est un quai qui donne sur des nuages.
 Transformer en lac l'emplacement du département de
 l'Aisne.
 lever l'encre.
 Nous nous frottons les mains.
 Il s'agit maintenant de nous débarrasser de ce coffre.
 Alors le chœur des intimidateurs crisse :

il nous dédaigne il nous démasque il nous oublie
il nous déplace
il nous effraie il nous soupèse il nous retourne
il nous tamise
il nous agace il nous écaille il nous détaille
il nous défie

Nous hésitons entre plusieurs solutions : le
 jeter dans la Seine, mais l'un d'entre nous dit qu'il
 flottera, l'oublier dans un grenier, mais il y a cette
 terrible, prenante, irrésistible odeur de confiture
 d'oranges amères qui a failli causer notre perte, le
 casser en morceaux, impossible, les matériaux sont
 trop durs, nous nous demandons même comment

on a pu y graver l'inscription, et nous nous accordons enfin devant l'évidence : le feu! L'Australien entre au bistrot, brûle. De l'autre côté ce n'est plus du tout le même genre de rue, c'est un quai qui donne sur des nuages. Je marche le long d'un seul mur, et voici un pont de l'autre côté duquel recommencent d'autres rues sans portes avec les mêmes immeubles décapités, les puits au centre des places, mais celle-ci est beaucoup plus grande avec un talus au milieu sur lequel se dresse une guillotine encore toute chaude. La sciure dans le panier est chaude. Si seulement je pouvais être sûr que le mécanisme du couperet est bien bloqué, quel plaisir ce serait de m'étendre sur ce lit! Tu entres au bistrot, brûles. L'oncle a une cravate rouge terne et une longue redingote avec des poches encombrées de fossiles. Chactas rend le dernier soupir. L'Australien salue la compagnie. On ferme les yeux d'Amélie. Devant lui la courtisane aux cheveux gris de fer est à son balcon, assise sur une chaise de bois doré avec un siège de satin rose capitonné, clouté, comme on en voyait dans certains salons de musique. Je regarde le cadavre d'Atala. Je m'installe à votre table. Derrière elle, sur une table ronde aux pieds de bois tourné, recouverte d'un tapis de bure verdâtre, un globe terrestre disposé de telle façon que l'on n'y voie que la mer. L'Andorran se fait servir un verre. Suspendue au plafond une lampe à pétrole allumée à panse de cuivre avec un abat-jour en verre dépoli, un petit chapeau de faïence pour recueillir la fumée, et une armature décorée de volutes. Sort de sa poche un petit drapeau à bandes horizontales noir, rouge et jaune. L'aisselle soigneusement épilée, la Comtesse des Paumes, la courtisane, est ornée d'un énorme nœud

MICHEL BUTOR

Troisième dessous

Ces cinq récits de rêves, véritable descente aux Enfers, ont pour titres : *Le Rêve des conjurations*, *Le Rêve des souffles*, *Le Rêve des archéologies blanches*, *Le Rêve des temps conjugués*, *Le Rêve des lichens*. Tous témoignent violemment de la passion de l'auteur pour l'écriture. Il en fait ce qu'il veut, sans équivoque, avec la maîtrise d'un art de l'inconscient qui lui permet de construire la plus somptueuse des mises en scène. Son délire visionnaire s'attaque autant aux problèmes universels qu'à ceux qui le touchent en particulier. Transformé en personnage combattant, Butor compose son œuvre à la façon d'une symphonie à la fois jouisseuse et glacée où s'entremêlent ses proches et les figures extravagantes nées de son imagination.

nrf

